

Imageries périphériques

Dan Hanganu

Number 57, Summer 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/46718ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (print)

1923-2764 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hanganu, D. (1993). Imageries périphériques. *Inter*, (57), 53–53.

ARCHITECTURE

Dan HANGANU

En cette époque de changements incessants, la fragmentation sociale, la redistribution des instances de décision et l'actuelle crise de participation influencent sans doute notre comportement et notre production.

Dans un monde que Philip JOHNSON décrit « comme un monde absurde et insaisissable, où les certitudes ne sont pas souhaitées et encore moins possibles », dans un monde où l'image remplace le mot, l'architecture devient un acte d'éclat, un feu d'artifice toujours en quête de gloire et de temps d'antenne.

Peter EISENMAN dit : « La société n'apprécie pas le fruit réel de notre travail ; les gens ne s'intéressent qu'au résultat médiatique. »

Nous sommes fascinés par l'image fabriquée, ainsi que par le processus de commercialisation de cette image ; d'où l'importance déterminante du discours. Celui-ci devient de plus en plus pluraliste et on assiste

à la participation de plus en plus active de groupes d'intérêts à presque tous les niveaux décisionnels. Nous sommes à un seul pas de ce que Jean-François REVEL, en citant TOCQUEVILLE, appelle dans son livre *Comment les démocraties finissent* « la douce tyrannie de l'opinion publique ».

Je crois que dans la société post-culturelle, société où les conflits et les épreuves de force font place à un dialogue de compromis et de compréhension

mutuelle — cette attitude étant une des caractéristiques de l'homme instruit — l'architecture a un rôle capital à jouer.

Je fais référence à l'architecture comme phénomène culturel. Loin d'accepter le rôle de service qu'on lui réserve aujourd'hui, je définis l'architecture comme l'expression d'une culture dans le bâti.

Je suis né en Roumanie. Je suis un Latin, j'ai été éduqué dans la tradition slave par un régime mal guidé, j'ai grandi au sein d'une culture byzantine, puis il y a plus de 20 ans, j'ai tout laissé derrière pour partir à Paris, que j'ai ensuite quitté pour Toronto, que j'ai quitté pour Montréal.

Il existe indéniablement un lien entre les multiples expériences visuelles que j'ai vécues et la manière dont j'exerce mon métier, particulièrement en termes de résultats obtenus. J'aimerais à cet effet insister sur une caractéristique de notre champ de vision, qui me semble déterminante.

Lorsque nous regardons devant nous un objet qui attire notre attention, nous enregistrons aussi des images latérales, périphériques, captées du coin des yeux.

Ces images ne font pas partie des informations stockées qui, s'ajoutant les unes aux autres, accroissent notre bagage culturel.

Il s'agit plutôt d'une collection d'images sensorielles, d'impressions et d'em-

architecturale dans la mesure où l'image modeste, cachée, insignifiante, est apte à contenir la description secrète du processus de réalisation de l'ensemble.

Nous avons le pouvoir d'établir nos propres frontières. Nous avons aussi le pouvoir de les ignorer.

Il s'agit ici de contraintes, de limites, d'attitudes, de choix et de décisions que nous nous imposons.

J'aimerais ici associer ces idées au comportement naturel des matériaux de construction, à leur vocabulaire, leurs limites et... au-delà.

— La maçonnerie : solide, naturellement digne de confiance et limitée à sa propre force, connue et prévisible, elle représente les valeurs humanistes, comme dans un tableau de De CHIRICO, où le temps et le lieu semblent coïncider.

— Le métal : plus attiré par les nouvelles frontières de la découverte, polyvalent et sans cesse changeant, il représente le défi, l'audace et donc les valeurs scientifiques.

Tous deux sont sensibles au jeu de la gravité et de l'abstraction en géométrie, jeu de la raison et de la mémoire ; au-delà de la succession transitoire des événements, la maçonnerie aspire à l'éternité, tandis que le métal, au-delà de son imposante structure, transcende délicatement la frontière de la décoration. Il s'agit ici — comme le note De Solo MORALES — de décoration ou de condition

décorative de l'architecture et de l'art contemporain, non pas au sens de vulgarité, de trivialité et de diffusion de stéréotypes, mais dans le sens d'un retrait discret vers une fonction secondaire, une fonction qui s'élève au-dessus de l'hypothétique essence des choses.

À la notion de jeu réciproque s'associe celle du contexte dans lequel il se déroule, avec des contraintes imposées de l'intérieur ou de l'extérieur ; acceptation ou défi, l'audace d'explorer

l'inconnu. La réalité ne peut plus être envisagée comme un tout homogène, mais bien au contraire comme la juxtaposition de différentes couches face auxquelles l'œuvre d'art ne fait que réagir en réorganisant ce système de superposition.

Nous nous rapprochons ici de l'image en tant que contenu : masses et vides, opacité et transparence, multiplicité des plans, réflexion, reproduction. Réel et reflété, réalité et réalité perçue.



L'édifice de l'Espéron.

preintes fugitives aux confins de notre rétine. Nous les enregistrons cependant : elles plongent au creux de notre mémoire et refont surface de temps à autre, sans que nous en soyons conscients. Nous oublions leur origine, nous ignorons même leur existence. Ainsi, lorsqu'elles émergent, nous les appelons « intuition », « imagination » et parfois même « innovation ». La prise en compte du potentiel de ces empreintes périphériques influence ma façon d'aborder la conception

Extraits choisis et adaptés par Luc LÉVESQUE d'une conférence qui se tenait le 1^{er} avril 1993 au Musée du Québec. Dan HANGANU est récipiendaire du Prix Paul-Émile Borduas 1992.

Imageries périphériques